

*BULLETIN CRITIQUE*  
*ET*  
*CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE*

---

EXTRAIT DE *l'Archivum Latinitatis Medii Aevi*  
(Bulletin du Cange), Tome XXXIII, fascicule unique 1963.

---

BRUXELLES  
SECRÉTARIAT ADMINISTRATIF DE L'U. A. I.  
PALAIS DES ACADEMIES

—  
1963

particulier, de l'*Ordo ad regem benedicendum*, propre à notre Pontifical) qui montrent avec quelle minutie, minutie d'ailleurs nécessaire, aura été poussée l'étude des sources du P. R. G. C'est donc en toute tranquillité que l'on peut attendre le troisième volume de ce remarquable travail.

N. HUYGHEBAERT, O. S. B.

**Grammaire et langue.** Le *Handbuch* d'Iwan Müller — pour lui garder son appellation traditionnelle, bien qu'il soit aujourd'hui placé sous la direction de M. Hermann Bengtson — s'est immédiatement imposé parmi les ouvrages de base des séminaires de philologie classique. Si après trois quarts de siècle, cette place ne lui est pas contestée, il le doit sans doute à l'ampleur de son programme, qui embrasse toutes les disciplines touchant à l'antiquité classique ; à la valeur de ses collaborateurs et aussi au souci de la direction de refléter le dernier état de la science par des mises à jour, voire par des refontes complètes des différentes parties de cette vaste encyclopédie.

C'est ainsi que la Grammaire latine publiée en 1885 par Friedrich Stoltz et depuis remaniée à plusieurs reprises, paraît aujourd'hui sous une forme rajeunie : en partie du moins, car pour ce qui est de la *Lateinische Laut-und Formenlehre*, dont la refonte demandera encore un certain temps, l'éditeur s'est contenté de réimprimer tel quel, mais en un volume à part, le texte de 1928, dû à Manu Leumann ; ce tome a maintenant reçu ses propres *Sachverzeichnis* et *Wortverzeichnis*. Quant au second tome, *Lateinische Syntax und Stylistik* von J. B. Hofmann, il a été refondu par les soins de M. Anton Szantyr (München, C. H. Beck, 1963) ; nous avons sous les yeux son premier fascicule (VI-395 pp.), traitant de la syntaxe des noms et de celle du verbe<sup>1</sup>.

On ne s'attend certes pas à ce que nous en fassions l'analyse ni même un examen critique, en vue de signaler quelque omission ou quelque erreur de détail : elles ne font pas compte en regard de l'énorme masse de documentation qui livre au chercheur, sur les sujets les plus divers, et l'état de la question et l'essentiel de la bibliographie.

Mais comment n'éprouverions-nous pas la curiosité de voir la part qui a été faite au latin médiéval dans la quantité de travaux dont la synthèse nous est ici offerte ? Elle est assez restreinte, disons-le tout

1. Le fasc. II (Syntaxe des propositions et stylistique, XI + pp. 397-842) nous est parvenu au moment où ces lignes étaient rédigées. Comme il porte la date de 1964, et qu'on ne songera sans doute pas à en chercher la recension dans un périodique daté de 1963, nous avons cru préférable d'en rendre compte dans un fascicule ultérieur.

de suite : non que le *Handbuch* ait manifesté une sorte d'exclusive à son égard ! Les trois volumes parus du Manitius attestent que la place n'a pas été mesurée à une littérature qui, strictement, n'est plus du domaine de l'*Altertumswissenschaft* ! En ce qui concerne le t. I (Phonétique et morphologie), l'accent a été mis sur la préhistoire de la langue. Il est à présumer, si l'on en juge d'après les pages que nous avons sous les yeux de la *Lateinische Syntax und Stylistik*, que l'édition refondue accordera une attention non moins grande à l'évolution postérieure vers les langues romanes ; la vocation de la grammaire historique n'est pas seulement de remonter le cours du temps ! Il est à craindre toutefois qu'elle ne se détourne du latin médiéval, en tant qu'il apparaît comme le produit d'un effort conscient de renouvellement et qu'il ne se situe plus dans la ligne d'une évolution naturelle.

Tout ce qui, au moyen âge, reste conforme à la tradition classique n'est pourtant pas *ipso facto*, dénué d'intérêt ! En matière de création de mots, notamment, nos écrivains manifestaient certaines pré-dilections : songeons aux neutres en *-torium*, aux féminins en *-toria* (cf. t. I, p. 213, § 172 G et t. II, p. 155, § 90 B) ; pourquoi *agitatorium* (*Vita Pardulfi*), *obumbratorium* (Raoul de Saint-Trond), *obambulatorium* (Folcuin de Lobbes), *bibitoria* (Gautier Map), *siccatoria* (Guibert de Nogent) seraient-ils des créations moins valables et moins dignes d'intérêt que l'*unctionarium* de Pline ou le *gustatorium* de Pétrone ? Ceci sans parler de *dormitorium*, de *refectorium*, de *scriptorium* que l'institution monastique a contribué à répandre largement.

On souhaite donc, sans trop l'espérer, que la refonte projetée fasse au latin médiéval une place moins mesurée. Les études dans ce domaine sont, malheureusement, encore trop sporadiques et les rédacteurs de ces précieux manuels ne peuvent qu'enregistrer l'état présent de la recherche ! Avec quelle conscience, on s'en rendra compte en constatant (p. 346, *Nachträge u. Berichtigungen*, ad p. 131) qu'une remarque de M. P. Lehmann, sur les graphies destinées à rendre le φθ grec, qu'on aurait pu croire perdue dans un ouvrage consacré à la littérature pseudo-antique du moyen âge, n'avait pas échappé à leur vigilance.

Comme nous l'avons dit en passant, la situation est aujourd'hui beaucoup plus favorable en ce qui concerne le latin vulgaire et, en général, le latin de basse époque. En attendant que la bibliographie — on la trouvera dans le dernier fascicule du tome en cours de publication — nous permette de mesurer exactement la place croissante qui leur est accordée parmi les travaux récents, il suffit de feuilleter la *Lat. Syntax u. Stylistik* refondue par M. A. Szantyr pour y relever, à chacune ou peu s'en faut, des 400 pages actuellement parues, des

références aux travaux de Mgr Schrijnen, de M<sup>me</sup> Chr. Mohrmann, de Löfstedt, de MM. Svensson, Norberg et autres, renvoyant tantôt à des auteurs chrétiens, à Saint Grégoire le Grand, à la *Peregrinatio Aetheriae*, à Grégoire de Tours, aux *Vitae Patrum*, aux *Compositiones Lucenses* et à bien d'autres. Le latin médiéval n'est certes pas oublié ; ainsi lisons-nous (p. 72, § 57, où il est traité du génitif d'évaluation) : « *parvi pendo* (mittellateinisch meist *parvipendere* geschrieben, danach » auch *vilipendere*) » la remarque n'est pas sans intérêt ! mais comme on souhaiterait la voir appuyée par quelque référence ! Cf. encore, à propos du pluriel de *quisque* (p. 199, § 108, a) : « *daneben = omnes ...wie auch im mittelalterlichen Latein* » sans autre précision ! Que ces insuffisances, que ces lacunes — que l'on ne peut certes pas imputer aux auteurs — nous incitent du moins à diriger nos recherches vers un domaine où il reste tant à découvrir !

La collection des *Studia Latina Upsaliensia*, nouvelle section des *Acta Universitatis Upsaliensis* est inaugurée par une étude sur la langue des lois lombardes due à un élève de M. Svensson, M. Bengt Löfstedt : *Studien über die Sprache der Langobardische Gesetze, Beiträge zur frühmittelalterlichen Latinität*, Stockholm, Almqvist & Wiksell, (1961). Parmi ces textes l'*Edictum* (plutôt que *Edictus*, cf. p. 232, n. 2) *Rothari*, le plus ancien (643) est aussi le plus important, et nous avons la bonne fortune d'en posséder onze manuscrits, parmi lesquels le *Sangallensis*, de l'avis des paléographes les plus autorisés, ne serait que de deux générations postérieur à la promulgation de l'édit. Un *Vercellensis* du milieu du VIII<sup>e</sup> s., qui contient aussi les Lois de Liutprand, et un *Eporedianus* du IX<sup>e</sup> s. (ca. 830 selon Bluhme, l'éditeur du texte dans les *M.G.H.*, *Leges*, IV, 176 sqq.) s'ajoutent à ce témoin d'une qualité exceptionnelle pour asseoir l'étude de M. B. L. sur une base solide. Elle concerne avant tout l'orthographe et la phonétique (pp. 1-213) : toutes les particularités en sont analysées selon un plan systématique dont on appréciera d'autant plus la rigueur que, non classés, les faits sont dépourvus de signification et qu'on se ferait une idée tout-à-fait fausse de la langue d'un tel texte si on oubliait qu'en face de *egritudine*, on trouve *voluntariae* (adverbe) ; en face de *bovulco*, *bobes* ; en face de *volumptate*, *presumserit*...

A partir de là, l'auteur peut situer et examiner les différents cas dans le cadre de la grammaire comparée des langues romanes, et cela confère à son étude une portée qui déborde largement les lois lombardes ! Des théories nouvelles y sont discutées : celles de M. G. de Poerck (*Romanica Gandensia*, I, 1953, pp. 23 sqq.), par exemple, sur la diphthongaison des voyelles fermées du latin et la palatalisation de *u*, ou

celles de M. Robert L. Politzer (*Language*, 1951) touchant les principes selon lesquels il faut interpréter les particularités orthographiques des textes latins de basse époque. Comment donner seulement un aperçu de ces discussions ? Retenons seulement, au terme d'une étude où rien d'essentiel ne semble avoir été laissé dans l'ombre, cette conclusion très générale : l'unité orthographique du latin dans les différentes provinces et, par conséquent, la difficulté de localiser un texte antérieur au VII<sup>e</sup> ou au VIII<sup>e</sup> siècle d'après des critères orthographiques.

Relevons encore un important excursus sur *cohors-curtis* (pp. 77-82) et des considérations pénétrantes sur la *Volksetymologie* (pp. 185 sqq.), dénomination à laquelle M. L. voudrait substituer celle de *synchronische Etymologie* ; on constate du reste que l'étymologie dite populaire est souvent le fait de demi-savants ou de pédants ; c'est le cas, assurément, de celle que M. L. a relevée dans une charte salzbourgeoise, où *ignorare* est employé dans le sens de « mettre le feu » !!! (p. 185, note).

La suite de l'ouvrage (Morphologie et syntaxe, formation des mots, lexicologie) nous offrira maintes fois l'occasion de signaler à l'adresse des rédacteurs des dictionnaires en cours de publication tout ce dont ils pourront faire leur profit : forme stéréotypées (*erstarrung*) : *casus* pour *casu* (p. 214) ; *pater*, *mater*, *frater* au lieu des cas obliques que l'on attendait (p. 215), formes stéréotypées de pronoms (pp. 247 sqq.), désinences casuelles aberrantes (pp. 217-238) ; changements de genre affectant *arbor*, *grex*, *tenor*, *dies* (pp. 243-247) ; changements de voix : déponents hypercorrects vis-à-vis de *continet* = *continetur* et de *se iungere* pour *iungi* (pp. 270-276). Il faudrait encore citer une importante étude sur *super* et *inter* (et autres préverbes séparables, et dès lors, une fois que la tmèse s'est opérée, apparaissant comme des adverbes) : la distinction est parfois subtile, mais nous voyons ici comment le latin de basse époque contribue à éclairer certaines tournures parfaitement classiques. Par ailleurs, l'ellipse du complément qui demeure présent à l'esprit et qu'on juge par suite inutile d'énoncer, suffit-elle à donner à une préposition la valeur d'un adverbe ? Avec *sine* d'ailleurs, plus question de préfixe séparable et donc de tmèse (p. 289) !

Dans le chapitre suivant *Zur Wortbildung*, tout mérite de retenir l'attention de nos lecteurs : le § sur les préfixes *de-* et *dis-* traite des cas embarrassants où nous hésitons entre deux explications : confusion entre préfixes de sens voisin, ou action de ces facteurs phonétiques auxquels l'A. a consacré la majeure partie de son étude ? Le § traitant des diminutifs étudie *cassina* et *rescellula*. Les formations en *-arius* ; en

*-ela, -ella et -illa* ; en *-ivus* ; en *-orius* ; en *-ura* font l'objet d'autant de §§ : on s'y référera pour des mots tels que *pecorarius, orbitaria* (sc. [injuria] *orbitaria*, glosant *wegworin*, substantivisation elliptique d'un adjectif *orbitarius* que M. L. rapproche de l'ancien picard *ordière*, fr. *ornière*), *sanctivus, nominativae* (= *nominativum*), *pastoria, iunctorius, conductura, teclatura* (altération, selon M. Aebischer, de *\*titulatura*, car il s'agit des incisions faites dans un arbre comme marques de propriété). Mais en épingleant les termes curieux sur lesquels se portera naturellement l'attention des rédacteurs d'un dictionnaire, gardons-nous d'oublier que le sous-titre *-ura* n'annonce pas seulement l'étude de quelques vocables formés à l'aide de ce suffixe, mais celle des destinées du dit suffixe depuis le latin jusqu'aux langues romanes.

Enumérons enfin les termes que nous trouvons dans le chapitre plus spécialement consacré à la lexicographie : *cappelare* = couper, tailler en pièces — dont nous serions tenté de rapprocher le fr. *capilotade* — ; *carracium* = échalas ; *castenea* ; *cicinus* pour *cynicus* ; *coxa* = cuisse ; *fragiare* = briser, endommager ; *semus* = mutilé, tronqué et ses dérivés *sematio, semare* ; *taliola* = trappe, piège ; *vetare* pour *negare* ; *ad maritum dare, ad maritum ambulare* ; *per omnia* = en tous cas, absolument ; des remarques sur l'emploi de la préposition *super* ; une étude de la terminologie de l'attaque à main armée ou du banditisme de grand chemin : *viam antestare, in via se anteponere, de via o(b)stare, viam contradicere, via lacina...* En dépit de sa sécheresse, cette nomenclature n'aura pas été inutile si elle invite nos lecteurs non pas seulement à consulter, mais à lire un ouvrage qui se recommande à la fois par l'ampleur des problèmes abordés, par la richesse de son information et par la maîtrise avec laquelle l'auteur a su traiter une matière souvent ardue.

**Lexicographie.** La remarquable communication de M<sup>me</sup> Anne-Marie Bautier sur *Les plus anciennes mentions de moulins hydrauliques industriels et de moulins à vent* (*Bulletin philologique et historique* [jusqu'à 1610], année 1960, vol. II, pp. 567-625, Paris, 1961) aurait mérité que nous nous y arrêtons davantage. Mais, dans l'entretemps, la publication du dernier fascicule du *NOVUM GLOSSARIUM* (*Miles-Mozytia*) nous permet de retrouver ss. vv. *mola, molendinus, molinus* une bonne partie de ce qui, dans cette histoire des techniques, nous intéresse particulièrement, à savoir les mots qui servaient à désigner ces installations et leur outillage. Une bonne partie sans doute, mais non pas tous, et comme la cadence de publication des grands dictionnaires est forcément assez lente, il ne sera pas inutile de renvoyer au *Bulletin* sus-mentionné les chercheurs en quête de documentation sur les mots suivants :

Pages	Pages		
<i>annonarius</i>	568	<i>fullencium</i>	578, 581
<i>bantandus</i>	581, n.	<i>fullire</i>	585
<i>baptitorium</i>	574	<i>fullo</i>	581
<i>bastitorium</i>	573	<i>fullonarius</i>	571, 582-584
<i>batannum</i>	572	<i>fullonicius</i>	590, n.
<i>bat(t)atorium</i>	574, 575, 581, n.	<i>fullonium</i>	571, 581, n.
<i>batemis</i>	573	<i>fullum</i>	581
<i>batenderium</i>	573	<i>gauchatoria rusche</i>	596
<i>baleorium</i>	571, 572, 595	<i>gauchatorium</i>	593, n.
<i>bat(h)edorius</i>	572	<i>gauchiare</i>	596
<i>batitorium</i> <sup>1</sup>	571, 574	<i>gauchorium</i>	593, n.
<i>bladerius</i>	579	<i>grudum</i>	663
<i>bladiarius</i>	568	<i>mallei</i>	570, n.
<i>braisarius</i>	602	<i>mallii</i>	570, n.
<i>brasium</i>	603	<i>massia batutoria</i>	570, n.
<i>bresarius</i>	602	<i>parare (ad paran-</i>	
<i>cabellarius</i>	603, n.	<i>dum)</i>	580
<i>camba</i>	601	<i>pararium</i>	578, n.
<i>draperius</i>	579	<i>parator</i>	571, 576, 577
<i>farinarius</i>	602, n.	<i>paratorius, -ium</i>	571, 576, 578
<i>folaricius</i>	590, n.	<i>pilae</i>	570, 595
<i>folo</i>	578	<i>tanarius</i>	598, n., 600
<i>fulatorius</i>	584, 589, n.	<i>tannetacius</i>	597 n., 600
<i>fullanus</i>	574, 578	<i>tennarius,</i>	600
<i>fullatorium</i>	578, 581	<i>ualcarius</i>	593.

Retenons pour notre propos la remarque où M<sup>me</sup> Bautier constate (p. 567) « la pauvreté de notre information sur les « caractères techniques des moulins médiévaux ». C'est ce qui rend de tels relevés particulièrement précieux et devrait nous inciter à les poursuivre dans d'autres textes. Cette carence de notre information est palliée, dans une certaine mesure : « A l'occasion de quelque précision de lieu, » nous apprenons qu'ils [sc. les moulins] se trouvent sur un fleuve » ou une rivière, près d'un étang ou d'un lieu de pêche..., bref *nous* » *devinons* — c'est nous qui soulignons — « sans peine qu'il s'agit » d'un moulin à eau ». On s'étonne dès lors que, sous la rubrique « moulin à eau », le *NOVUM GLOSSARIUM* cite tant d'exemples de *molendina* qui ne se révèlent tels que parce qu'ils sont encadrés d'un contexte suffisamment éclairant. C'est anticiper sur le travail des

1. Nous ne donnons ici que les variantes les plus notables des termes latins désignant le battoir ; M<sup>me</sup> A.-M. Bautier en a donné un relevé plus complet p. 576.

historiens. Pour le lexicographe, *molendinum* est un moulin, et rien de plus ; il ne retiendra comme « moulins à eau » que ceux qui sont formellement désignés comme tels par une détermination appropriée (*molendinum aquaticum*, p. ex.).

A l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, *Le MOYEN AGE* a publié un remarquable volume jubilaire dont les 910 pages ne réunissent pas moins de soixante-cinq contributions, parmi lesquelles nous retiendrons celles qui concernent nos études : M. C. A. Robson (Oxford), *L'Appendix Probi et la philologie latine* (pp. 37-54) jette des lumières nouvelles sur un texte que l'on a toujours considéré comme un témoin de l'état de la langue parlée à la fin du III<sup>e</sup> ou au début du IV<sup>e</sup> siècle, et ce bien qu'il n'ait été transcrit par les moines de Bobbio que vers l'an 700. Un examen plus attentif révèle que si « l'*Appendix* condamne assez souvent des formes vulgaires courantes » en Italie dans des versions scripturaires,... c'est pour leur substituer » d'autres formes également tardives ou vulgaires qui se rattachent à » une latinité chrétienne africaine ou wisigothique... ». Les préoccupations de l'auteur sont loin d'être celles d'un grammairien, si l'on prend ce mot dans son acception antique ; ses curiosités sont tournées vers des mots très concrets, appartenant aux domaines de la construction, de la botanique, de la zoologie ou de l'anatomie. On constate au surplus que bon nombre des erreurs condamnées dans l'*Appendix* se retrouvent dans les gloses gréco-latines (tt. II et III du *Corpus glossariorum latinorum*) et surtout dans les *Hermeneumata*. Bref, ces remarques seraient dues à quelqu'un, un Scot vraisemblablement, « qui avait appris le latin du dehors, comme seconde langue, » en se servant de listes de mots groupés d'après le sens... Dégoûté » du latin corrompu de l'Italie, il en appellera à la tradition littéraire » réfugiée dans les écoles d'Espagne et de la Grande-Bretagne.... » C'est en feuilletant Martial et Virgile, en lisant la Vulgate dans des » textes afro-hispaniques qu'il aura corrigé l'orthographe déplorable » des glossaires... ».

La contribution de M. P. Aebischer, *Latin longobard diocia « ressort ecclésiastique »* (pp. 55-65) reprend l'étude d'un terme puisé dans une charte de 715, publiée pour la première fois par Muratori, au t. VI de ses *Antiquitates Italicae medii aevi*, et maintes fois rééditée depuis. De *diocia*, également orthographié *diocea*, ce texte n'offre pas moins de 49 exemples, tantôt avec le sens de « diocèse », tantôt avec celui de « paroisse ». *Parrochia*, en revanche, s'y rencontre également avec le sens de « diocèse ». M. Aeb. retrace l'histoire des deux mots. Comme il n'existe de *διοικία* ni en grec ancien, ni en grec byzantin, *diocia*

serait une forme régionale et sans passé, qu'il n'a d'ailleurs rencontrée que dans quelques rares textes toscans.

De l'examen des textes hagiographiques d'origine lobbienne (*Vita metrica S. Urs mari*, Hymne abécédaire en l'honneur du même, toutes deux d'Heriger ; *Vita metrica Landelini*) naguère édités par K. Strecker au t. V des *Poetae latini medii aevi*, M. Hubert Silvestre (Lovanum) conclut (pp. 121-127) qu'Hériger de Lobbes († 1007) *avait lu Dracontius*. Mais le titre de son étude ne donne qu'une idée bien incomplète encore de ce qu'elle apporte à la connaissance de ces textes et de quelques autres : emploi des composés de *cuncti*-, notamment ; date de l'antienne *Reple tuorum corda fidelium*, que M. S. serait porté à faire remonter au X<sup>e</sup> siècle, soit très peu après le *Veni Creator*.

L'étude d'*Une église privée de l'abbaye de la Trinité de Vendôme au XI<sup>e</sup> siècle* (pp. 157-168) a fourni à M. van de Kieft (Amsterdam) l'occasion d'examiner de plus près (pp. 164 sqq.) le mot *jundragium*, doublet de *junioratus*, que l'on a maintes fois confondu avec *vindragium*, et qu'il faut rattacher à « joindre » = jeune individu, ou, plus exactement, vassal d'un *senior*.

Consacrée à *La notion de Chrétienté aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, la contribution de M. Paul Rousset (Genève) (pp. 191-203) envisage « la communauté des peuples chrétiens, ... idée-force... qui... a agi » comme un ferment d'unité et d'universalisme » et « qui a trouvé son expression la plus forte dans la croisade ». Il ne faudrait pas oublier toutefois que *christianitas* a désigné aussi des chrétientés restreintes, diocèses, doyennés, voire même paroisses, acception pour laquelle nous renvoyons à une étude parue ici même (A.L.M.A., t. XXIX, 1959, pp. 229-237).

Sous le titre *Vulgarismes et néologismes dans la latinité médiévale* (pp. 248-257), nous avons cherché les motifs qui amenaient les écrivains à recourir aux mots de la langue vulgaire, soit empruntés tels quels au vernaculaire, soit sommairement latinisés (*ymberga*), soit enfin dissimulés sous un calque linguistique (*ignis*). Il semble que ce soit en raison de la pauvreté d'un vocabulaire qui ne leur offrait que des termes d'une déplorable imprécision : *vas*, *machina*, *instrumentum*, *ferramentum*... Insuffisance à laquelle ils ont bien essayé de remédier en recourant à des néologismes : *agitatorium*, *bibitoria*, *obumbraculum*, *jaculatoria*, *sustentaculum*... Il semble toutefois qu'ils n'aient eu en ce palliatif qu'une confiance relative, puisque, tout en ayant soin de prendre leurs distances à l'égard du vulgarisme par un *quod vocant...*, *quod vulgo dicitur...*, *vulgari locutione...* ou autre expression équivalente, ils se résignaient finalement à en faire usage.

Dans son article *Bas-latin « brocagium », note sur une acception peu*

courante de ce vocable (pp. 437-448), M. Jean de Sturler cite neuf textes où le sens de « courtage », relevé par la *Medieval Word-List* britannique et par le *Mediae Latinitatis Lexicon Minus* de Niermeyer ne peut convenir. *Brocagium* s'y insère dans une série d'opérations : *primagium*, *levagium*, *lodmanagium* (= droit de pilotage), *custuma*, *cariagium*, *portagium*.

Les priviléges brabançons accordés aux Anglais en 1296 et en 1305, d'autre part, font état d'*abrokours* ou *torsellorum seu fardellorum ligatores seu factores* », ce qui nous invite à traduire *brocagium* par « action de lier, de coudre ensemble, d'attacher en ballot dans une » unité d'emballage, la sarpillière (*sarplerium*, *sarpiliarius*, *sarplaria*) ».

Avait-on jamais considéré avec l'attention qu'elle mérite *La portée de l'étymologie isidorienne* ? C'est ce que vient de faire M. J. Engels (*Studi medievali*, 3<sup>e</sup> série, III, 1, 1962) ; il a relu le chap. I, XXIX des *Étymologies*, où sont confrontés les deux termes *Etymologia* et *Origo*, qui ont donné à l'ouvrage son titre et en indiquent la préoccupation dominante, mais qui ne sont pas équivalents. A la lumière des textes diligemment rassemblés par M. E., on voit qu'*origo* désigne surtout « le motif pour lequel les vocables ont été imposés aux choses » : c'est donc un synonyme de *causa* qu'Isidore emploie d'ailleurs aux mêmes fins. Quant à *etymologia*, on doit le gloser par *veri-loquium*, « façon de parler vraie, conforme à la réalité des choses », ce qui se conçoit bien lorsqu'il s'agit d'*etymologie ex causa* (cf. *reges a regendo vocati*) ou *ex origine*, c.-à-d. d'après la provenance, mais ne va pas sans soulever quelques difficultés dans le cas des *Etymologiae ex contrariis* ou, quand il s'agit d'appellations qui n'ont d'autre motif que notre bon plaisir, *secundum placitum* ! Il faut entendre « réalité des choses » sous ses multiples aspects, pour y inclure p. ex. les *etymologiae ex vocibus*, c.-à-d. faisant appel à l'onomatopée.

Bref, il y a là une exégèse très pénétrante, solidement appuyée sur un passage des *Topiques* (35-37) de Cicéron et sur les *Commentaires* de Boèce de ces mêmes *Topiques* ; vu l'influence qu'Isidore n'a cessé d'exercer sur la pensée médiévale, est-il bien utile d'en souligner l'exceptionnel intérêt ?

**Textes.** *La Vie de S. Magne de Füssen par Otloh de Saint-Emmeran* n'avait pas encore fait l'objet d'une édition. Celle qu'avec son habituelle acritie vient de nous procurer le R. P. Coens (*Analecta Bollandiana*, t. LXXXI, pp. 159-227)<sup>1</sup>, outre son intérêt proprement hagi-

1. *Une vie panégyrique de Saint Magne de Füssen* a été publiée par les soins du P. COENS également, *ibid.*, t. LXXXI, pp. 321-332.

graphique, montre comment a procédé le remanieur ; remanieur, c'est peut-être beaucoup dire, car Otloh ne s'est pas hasardé à rétablir un récit cohérent et indemne d'anachronismes ; cela déjà l'eût entraîné fort loin. Il s'est contenté d'éliminer quelques détails qui lui paraissaient ou ridicules ou invraisemblables, « mais partout la phrase a » été allégée, le lexique épuré, la langue rendue moins raboteuse » ; « la saveur de l'original s'en trouve parfois affadie ». C'est ainsi, p. ex., que là où son prototype donnait, pour désigner un pot à verser la bière, *vas quod tiprum vocant*, Otloh n'a gardé que le banal *vas* ; et que *cambutta* (c. 7, 24) et *pitatum* (c. 29. 2) sont respectivement remplacés par *baculus* et *quaterniones*.

Faisant suite au *De formis figurisque deorum* qui constituaient le ch. I du livre XV du *Reductorium morale* de Pierre Berçuire, l'*Ovidius moralizatus* contenu dans les ch. II-XV vient à son tour d'être l'objet d'une transcription ronéotypée de l'édition de Paris de 1509. Nous avons dit dans une précédente chronique (A.L.M.A., t. XXXII, p. 123) les services que l'on peut attendre de ce genre de publications et la gratitude dont nous sommes redevables à l'Instituut voor Laat Latijn de l'Université d'Utrecht, qui a pris l'initiative de publier cette série de *Werkmateriaal*. Avouons toutefois notre perplexité en présence de certaines graphies évidemment fautives *incarntionem*, *Iuone* (f° XXXVII<sup>a</sup>), *qume* (XXXVII<sup>b</sup>), mais dont nous ne savons s'il faut les mettre au compte de l'imprimeur de 1509 ou de la dactylographe qui a été chargée de la copie ! La chose, ici, ne tire pas à conséquence, mais on se demande si, malgré leur prix de revient supérieur, les procédés photo-mécaniques qui éliminent l'intervention de tout intermédiaire entre l'original et le lecteur, ne devraient pas être préférés chaque fois que les questions d'orthographe ont leur importance.

Le tome XXIV (1962) des *Mediaeval Studies* de Toronto, riche en études d'histoire littéraire et d'histoire de la philosophie, n'offre guère, en fait de textes latins, que ceux édités par le R. P. Nicholas M. Haring, S.A.C. : *The Liber de Differentia naturae et personae by Hugh Etherian and the letters addressed to him by Peter of Vienna and Hugh of Honau* (pp. 1-34) ; M. James R. Caldwell, d'autre part, étudie et édite des *Addenda* aux *Otia Imperialia* de Gervais de Tilbury (pp. 95-126), tandis qu'un extrait des *Quaestiones Londinenses*, commenté par M. James A. Brundage donne un aperçu des discussions auxquelles les maîtres de droit canon de l'Université d'Oxford — et nommément John of Tynemouth — se livraient touchant les priviléges des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Nous ne saurions mieux terminer cette chronique qu'en signalant à nos lecteurs la communication que M. Léopold Génicot a faite naguère devant la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 5<sup>e</sup> série, t. XLIX, 1963, pp. 66-76). Elle est intitulée *Ordinateurs électroniques et études médiévales*, et envisage les diverses possibilités des ordinateurs, qu'il s'agisse de l'étude approfondie d'une œuvre, de l'examen d'une ou de quelques questions limitées dans plusieurs œuvres, ou de l'étude d'un très grand nombre de points dans un très grand nombre d'œuvres : ce dernier cas est celui que doivent considérer ceux qui ont pour tâche de rassembler et de classer les matériaux d'un dictionnaire. Les résultats obtenus à ce jour dans différents ordres de recherches historiques et philologiques (ils sont mentionnés pp. 69-70)<sup>1</sup> sont garants de ce que l'on peut attendre de ces techniques que l'on qualifiera à juste titre de révolutionnaires, car elles libèrent le travailleur intellectuel des relevés fastidieux et toujours sujets à lacunes et à erreurs, et lui permettent d'envisager des enquêtes dont l'ampleur et la complexité auraient découragé d'avance les volontés les plus résolues. Techniques qui postulent sans doute l'exécution d'un certain nombre d'opérations pour lesquelles il faut faire appel à du personnel spécialisé et qui exigent la mise en œuvre de machines dont l'utilisation semble à vrai dire assez onéreuse : elle est en rapport avec la rapidité de leur travail et leur capacité de production... M. Génicot n'a pas crain d'entrer dans le détail : il donne des chiffres et établit des prix de revient. Rétorquant d'avance les objections de ceux pour qui ces méthodes sont encore du domaine de l'anticipation, cette communication est un plaidoyer en faveur des sciences de l'homme : pourquoi ne bénéficieraient-elles pas du matériel et des crédits si largement octroyés dans les autres secteurs de la recherche ?

Puisse cet appel être entendu des Sociétés savantes et des hautes instances administratives dont dépend l'avenir de nos études.

Maurice HÉLIN.

---

1. Ajoutons-y ceux que M. Paul TOMBER, utilisant le matériel du Laboratoire d'Analyse statistique des Langues anciennes de l'Université de Liège, vient d'obtenir touchant la langue et le vocabulaire de Raoul de Saint-Trond.